

NATACHA DIOUJEVA  
THIERRY WOLTON

## TABLEAUX D'UNE EXPOSITION

*Inaugurée le 31 mai 1979, en présence des ministres français et soviétique de la culture, l'exposition « Paris-Moscou : 1900-1930 » du Centre national d'Art contemporain Georges Pompidou, atteste des bonnes relations qu'entretiennent des deux Etats et de la vitalité de leurs échanges culturels. Depuis vingt ans, les dirigeants soviétiques ne manquent pas de promouvoir la France « bon élève » de la détente et la culture n'est qu'un aspect d'une politique qualifiée d'excellente à Moscou pour des pays à « régimes sociaux différents ». Même si les avantages qu'en tire la France ne sont pas toujours commerciaux, on apprécie au Kremlin sa remarquable discrétion diplomatique sur les affaires intérieures soviétiques. Bref, rien ne semble devoir troubler le climat de confiance qui s'est instauré entre les deux pays. Cette exposition, dernière réalisation en date de la longue collaboration franco-soviétique, en est une nouvelle preuve. Compromis pour les uns, elle compromet les autres par les innombrables omissions et mensonges qu'elle présente.*

*Certes, le visiteur est plutôt émerveillé, à juste titre d'ailleurs, par la richesse des œuvres présentées, par leur beauté et leur diversité jusqu'alors insoupçonnables. Il est touché par l'enthousiasme, le dévouement et la foi qui semblent avoir habité leurs créateurs. Ce siècle débutant correspond à un renouveau de l'art ; l'exposition l'illustre bien.*

*Pourtant, en la parcourant, il est difficile de ne pas éprouver un sentiment de malaise devant ses beautés inanimées, sans chaleur ni âme, pareilles à des masques mortuaires venus troubler une kermesse. C'est le résultat des concessions qui ont jalonné la réalisation de cette manifestation qui aurait dû être le témoignage des liens entre deux cultures, par-delà les Etats.*

*1) Initialement prévue comme le volet d'un vaste panorama historique*

et culturel « Paris-Berlin-Moscou », l'exposition d'aujourd'hui est un succédané. Les Soviétiques ont refusé de participer à ce triptyque artistique justifié pour éviter, sans doute, certains parallèles, trop parlants, entre la national-socialisme et le socialisme, entre le « surhomme » de l'un et « l'homme nouveau » de l'autre, héros du réalisme socialiste.

2) Alors que « Paris-Berlin » accordait une importance exagérée au contexte économique-socio-politique de la période concernée (1900-1933), « Paris-Moscou » n'en souffle mot. On y cherche en vain, à part l'inévitable Lénine, ces autres figures politiques que furent, par exemple, Boukharine, Trotsky et même Staline. Les odes, un temps sincères, à la gloire du socialisme, les chants de la Révolution triomphante, les tableaux célébrant le travail socialiste, étouffent ici les lamentations des millions d'êtres déportés, collectivisés, morts de famine et de maladie, comme ils masquent la souffrance des forçats des chantiers socialistes. Extirpée de sa réalité historique, l'avant-garde artistique des années 1910-1920 paraît donc ici élitiste. Dès lors, il est facile d'expliquer sa disparition comme un phénomène naturel, par l'absence d'un public. Excellent moyen de taire la politique coercitive du pouvoir bolchevique à l'égard des intellectuels : censure, servitude, émigration forcée, déportation.

3) Une fois de plus la Révolution en sort victorieuse. L'exposition ne nous apprend-elle pas que 1917 libéra les forces créatrices, provoqua l'épanouissement des arts et donna un contenu aux recherches jusqu'alors « formalistes » ? Pourtant, nul besoin d'être spécialiste pour savoir que ce siècle naissant fut celui de l'ouverture de la Russie au monde, et réciproquement. Après l'académisme, seule forme jusqu'à présent acceptée par le pouvoir, la société et l'art se démocratisèrent. Il devint possible de voyager, de puiser à toutes les sources. Les échanges personnels entre artistes russes et français permirent aux deux pays de se découvrir avec l'ouverture, en 1906, d'une exposition d'art français à Moscou et d'art russe à Paris. Il n'est pas exagéré de dire que ce fut la période la plus libérale dans l'histoire de la Russie... et la plus courte. Au lendemain de la Révolution, le nouveau pouvoir y mit bon ordre, lentement mais définitivement. Et ce fut le réalisme socialiste, un nouvel académisme au service de nouveaux petits bourgeois. Cette réalité n'est évidemment pas dans la version soviétique de l'histoire que les responsables français ont acceptée.

4) Comme ils ont accepté leur version du catalogue. Ce volumineux ouvrage avec ses erreurs et ses fautes, avec ses non-dits, avec sa langue

de bois, fera désormais référence. Il consacre, pour les années à venir la conception soviétique des échanges culturels qui ont marqué cette époque. Or, si une exposition est éphémère, son catalogue est ce qu'il en reste. Les organisateurs français sont-ils conscients de la responsabilité qu'ils endossent en l'ayant permis ?

C'est donc pour dénoncer cette collaboration, pour refuser cette histoire à la soviétique, pour éviter que leur histoire ne devienne celle des soviétiques, que des intellectuels français et des exilés des pays socialistes se sont réunis, les 5 et 6 juin 1979 à l'université Paris-Sorbonne, dans le cadre du colloque « Culture et pouvoir communiste »<sup>1</sup>.

Les participants à ce colloque n'admettaient pas que l'exil forcé de nombreux peintres, dans les années 20, soit présenté comme de simples « séjours à l'étranger » ; que la mort en camps de concentration de plusieurs écrivains et artistes ne soit pas mentionnée ; que l'impossibilité de publier ou d'exposer pour les autres ne soit pas avouée. Ils n'acceptaient pas la falsification des faits qui présentent la Révolution comme génératrice des arts.

Ce colloque offrait la possibilité de réfléchir sur le rôle de l'art d'agitprop dans « l'éducation politique » du peuple. C'est là qu'on pouvait encore faire connaître les conditions économiques et sociales de la Russie, puis de l'Union soviétique, ainsi que le climat de méfiance et de rivalité que le pouvoir bolchevique a su instaurer au nom du principe « Qui n'est pas avec nous est contre nous ».

Il fallait, de plus, parler du privilège, accordé au visiteur du Centre Georges Pompidou, de voir ce qui n'a jamais été présenté en U.R.S.S. Ce dont se glorifient les organisateurs français. Cachées dans des réserves — pour l'inutilité publique sans doute — ces œuvres ont été dépoussiérées

1. Nous tenons ici à remercier Pierre Emmanuel qui fit la démarche auprès du Président du Centre Georges Pompidou pour obtenir une salle qui nous fut bien entendu refusée ; Cornélius Castoriadis, Louis Leprincé-Ringuet et Jean Elleinstein qui l'ont soutenu pour cette demande ; Vladimir Jankélévitch, grâce à qui la Sorbonne accepta d'accueillir le colloque. Nous remercions également le comité « Entraide et action », la revue *Témoignages*, le « Comité de soutien à la Charte 77 », la revue *Continent* et plus particulièrement Ivana et Pavel Tigrid, France de Nicolay, Natalia Gorbanevskaya qui ont contribué à la réalisation de cette entreprise de « salubrité intellectuelle ». Nous exprimons aussi notre profonde reconnaissance à Jean-Marie Domenach, Emmanuel Le Roy Ladurie, David Rousset et Manès Sperber qui ont bien voulu accepter de présider les différentes séances de ce colloque. Enfin, que Blandine Chagny, Olga Swintsova, Jean-Pierre Jouët et Nadine Dubourvieux trouvent ici nos remerciements.

*pour faire bonne figure ici, pour servir une fois encore à l'insu de leurs créateurs — morts en exil (Kandinski, Maliavine, Lourié, Zamiatine), dans leur esprit créatif (Rodtchenko, Stepanova, Tatlin, Altman) ou dans le silence des camps (Ermolaeva, Mandelstam, Pilniak) — la « cause du peuple ».*

*Inquiets qu'une telle entreprise de propagande puisse être réalisée en France, les participants au colloque voulaient aussi comprendre pourquoi, malgré les faits, l'idéologie communiste continue d'exercer tant de fascination sur les esprits occidentaux. Enfin, ils voulaient témoigner sur la répression de la culture qui ne s'est pas achevée avec la destruction des bustes de Staline et rendre hommage à tous ceux qui, au risque de leur liberté, de leur vie parfois, perpétuent la tradition de la résistance culturelle à l'intérieur du bloc soviétique.*

*Ces deux jours de discussions et de réflexions ont abouti à ce recueil. Nous avons simplement changé l'ordre des interventions par souci de cohésion, tout en gardant la diversité des points de vue qui se sont exprimés.*

*Mais ce colloque n'a pas pu explorer toutes les implications de l'exposition. Il n'a pas été question, par exemple, de la façon dont les autorités soviétiques utilisent à l'intérieur de leurs frontières une telle manifestation. A sa façon, la presse a « couvert » l'événement. A la lire, on peut croire que seuls les maîtres du « réalisme socialiste » y sont présentés, que Lénine en est la figure centrale, ce qui va de soi. Pour l'occasion, le lecteur soviétique peut même prendre connaissance de quelques « morceaux choisis » de la presse française pour se résigner une fois de plus à la supériorité culturelle du socialisme. Et puis, ignorant que les écrits « subversifs » de Malévitch, Mandelstam, Pilniak... font également partis du patrimoine culturel de l'U.R.S.S., comme le suggère l'exposition, le Soviétique ordinaire continuera à se les procurer clandestinement aux risques que l'on sait.*

*Quant à ce recueil, il ne reprend pas les débats sur les XXII<sup>e</sup> Jeux olympiques de Moscou, l'an prochain, qui conclurent ces deux jours de colloque. Ce thème, à lui seul, devrait faire l'objet d'une autre rencontre. Nous avons cependant tenu à en parler à la Sorbonne, même brièvement, puisque « Paris-Moscou » et ces Jeux olympiques sont tout compte fait liés pour deux raisons. La première, évidente, concerne l'offensive de charme des autorités soviétiques avant ce grand événement sportif. La « culture pour l'exportation » présentée à Beaubourg ne sert-elle pas à rehausser le prestige de l'U.R.S.S. par ailleurs bien mal en point depuis*

## TABLEAUX D'UNE EXPOSITION

*que les dissidents ont réussi à se faire entendre ici ? La seconde raison, plus grave, nous concerne directement. « Paris-Moscou » aurait pu rester un véritable « Munich de l'esprit » si certains intellectuels, à ce colloque ou dans la presse, n'avaient pas dénoncé l'opération. Que les autorités françaises, au nom de la raison d'Etat (diplomatique ou économique), se prêtent à cette vaste falsification historico-culturelle est déjà blâmable. Mais que par notre silence nous donnions quitus à cette collaboration, c'était trop. Ç'aurait été perpétuer la complicité envers le totalitarisme dont la grande majorité de l'intelligentsia occidentale s'est fait pendant longtemps une spécialité. Certes, les temps ont changé, les laudateurs du socialisme existant se font rares mais la vigilance n'en est pas moins nécessaire. « Paris-Moscou » en fournit une preuve exemplaire. Or, quelle autorité morale aurions-nous eu, dans un an à Moscou, si nous avions laissé passer aujourd'hui, ici même, cette entreprise de réhabilitation de l'Union soviétique ? Dans cette affaire, tout comme pour les Jeux olympiques, l'expérience prouve qu'il nous faut compter sur nous-mêmes, contre les raisons d'Etat.*